

J'ai rencontré Mordechaï il y a longtemps, lorsque j'enseignais dans un lycée du soir. Il tenait une petite épicerie en face de l'école. L'après-midi il fermait, préparait des sandwiches et du café, nous nous asseyions près de la fenêtre et jouions aux échecs. Les échecs étaient sa grande passion, tout ce qui était caché en lui s'y révélait : une pensée juste, mais dénuée de stratagèmes. Lorsqu'il perdait, une douce lumière de honte recouvrait son visage.

Il avait mon âge mais, étant donné sa calvitie, son travail à l'épicerie et le jeune âge auquel il s'était marié, il avait l'air d'avoir quarante ans. Cependant, dès qu'il baissait les stores et posait le plateau de jeu sur le canapé, il se métamorphosait et quelque chose d'enfantin animait son regard.

Le jeu durait la plupart du temps une heure et demie, parfois deux. Ce temps dans la pénombre près des stores tirés nous enivrait jusqu'à l'oubli de nous-mêmes, et pourtant je pouvais distinguer quelques-uns de ses mouvements, qu'il ne faisait pas en travaillant à son comptoir. J'avais remarqué en particulier l'inclinaison de sa tête. Comme si naguère il avait su prier. Parfois il fermait les yeux, comme s'il exigeait de ses pensées qu'elles se réduisent et se concentrent. Ses doigts étaient longs et fins, ils ne convenaient pas à son travail, et c'est

pour cela qu'ils étaient la plupart du temps blessés ou bandés. Au plus fort du jeu, son regard avait une acuité merveilleuse. Comme la plupart des joueurs confirmés, c'était un homme renfermé, taciturne, mais son visage était expressif.

Ce n'est qu'après un an pendant lequel nous apprîmes à nous connaître qu'il me confia ceci : durant son enfance, de cinq à neuf ans, il avait vécu dans un monastère, un monastère sévère où les prières étaient obligatoires, y compris la nuit. Ses parents l'avaient confié aux moines en promettant de revenir le chercher au bout de quelques jours. Il les attendit plusieurs jours puis, comme ils ne venaient pas, il se mit à sangloter. Les moines lui intimèrent l'ordre de ne pas pleurer mais leurs mises en garde n'eurent aucun effet et ils l'enfermèrent dans une cellule. Il pleura jusqu'à l'épuisement puis cessa. Les moines ouvrirent alors la cellule et lui servirent un bol de lait chaud. Depuis, il n'avait plus jamais pleuré.

Mordechaï était un homme peu loquace, chaque parole lui coûtait de prodigieux efforts. Si je l'avais un peu plus pris en compte, j'aurais joué sans poser de questions. Il était manifeste que ces années-là étaient enfouies dans son corps.

Qui étaient ses parents ? Quelques années auparavant il les attendait encore. Il croyait qu'ils vivaient en Ouzbékistan. C'est un rescapé qui avait fait germer en lui cette illusion, en lui certifiant qu'il les avait vus dans un kolkhoze, là-bas. Cet espoir s'était également évanoui, et pourtant ce n'était pas un homme amer. Une certaine quiétude émanait de ses mouvements. Il parlait le moins possible, en allant au fait, sans hâte.

Une fois, il me raconta que le moine George lui avait dit qu'il n'y avait pas lieu d'avoir peur, dans un moment où une grande frayeur l'avait étreint. La peur n'est qu'ima-

gination. C'est l'imagination qui crée les monstres. Il ne fallait avoir peur que du Père dans les cieux. Plus on s'en approchait avec ferveur, plus la peur s'amenuisait.

Cela t'a aidé ? fus-je sur le point de lui demander. La plupart du temps j'évitais de poser des questions. J'avais le sentiment qu'une question le blesserait.

Une autre fois il me dit comme par inadvertance : « Ce n'est qu'une allégorie.

– Une allégorie de quoi ?

– De cette vie fictive.

– Et où n'est-ce pas fictif ?

– Chez Dieu », dit-il avec un petit rire.

Il n'observait ni le culte chrétien ni nos commandements et pourtant une religiosité qu'il avait acquise au monastère se manifestait dans tout son être. Parfois il me semblait qu'il attendait le moment où il serait autorisé à prier. Une fois ou deux par semaine, nous nous enfermions pour jouer. Les moines lui avaient enseigné le jeu. Il jouait avec une concentration qui s'amplifiait au fur et à mesure que le jeu se compliquait. Sa concentration était tranquille, sans précipitation, et il était visible que les années passées au monastère l'avaient doté de qualités qui me faisaient défaut.

À trois heures et demie, le réveil interrompait notre réclusion. Mordechaï ouvrait la porte, remontait les stores, et les premiers clients surgissaient aussitôt. Je restais un peu bêtement assis à ma place, observant ses gestes. Ses propos près de la caisse enregistreuse étaient mesurés : des chiffres, et encore des chiffres.

Un jour, il me raconta qu'après les matines il travaillait au jardin avec les moines. Il aimait ce travail.

La langue me brûlait :

« Et pendant le travail vous ne parliez pas ?

– On ne parle pas au monastère.

– Et si on souhaite parler ?

– On ferme les yeux et on dit : “Jésus notre Seigneur, délivre-moi des mauvaises pensées et prends-moi sous ton aile.” »

Parfois il me semblait que sa vraie vie était enfouie au monastère, et que ce qui était venu ensuite n’avait été qu’un retranchement. Ce retranchement n’avait pas enterré sa vie antérieure mais l’avait conservée, et lorsqu’il parlait de son enfance il ne le faisait pas au passé. À cet égard, et à bien d’autres, nous étions semblables. En moi aussi un sentiment sourd disait qu’un jour je pourrais prier. La religiosité de Mordechaï avait une base solide. Lorsqu’il disait les mots « prière » ou « jeûne », il parlait d’expérience.

Il me raconta encore que près du monastère coulait un ruisseau. En été il descendait s’y baigner. Chaque chose qu’il me racontait ou à laquelle il faisait allusion avait un fondement solide et rattaché à la terre, y compris lorsqu’il parlait de sujets d’importance universelle.

En 1972, il quitta Jérusalem pour s’installer dans une coopérative agricole. J’ignore pourquoi il quitta la ville. Parfois je sens que certains de ses gestes se sont installés en moi. Il m’arrive d’utiliser des mots qu’il utilisait. Mordechaï n’avait pas terminé le lycée, ni étudié à l’université, mais les études au monastère avaient imprégné son âme. La vie là-bas l’avait orienté vers le peu et le nécessaire, et cette règle était toujours sienne : moins et encore moins de paroles. Comme si le péché originel était dissimulé dans les mots.